

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Joël Des Rosiers, ou la mélancolie caraïbe

Francine Bordeleau

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37446ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (2002). Joël Des Rosiers, ou la mélancolie caraïbe. *Lettres québécoises*, (107), 7–9.

Joël Des Rosiers, ou la mélancolie caraïbe

Joël Des Rosiers appartient à la lignée des écrivains-médecins. Il est aussi un vibrant représentant de ce que faute de mieux on appelle depuis quelque temps la littérature migrante. Chez lui la créolité est plus qu'un thème littéraire : elle constitue une poétique et une symbolique profondes, et en définitive une manière particulière d'être au monde. L'écriture s'en fera inlassablement le puissant écho.

ENTREVIEW

FRANCINE BORDELEAU

SIL A PUBLIÉ EN 1996 L'ESSAI *THÉORIES CARAÏBES*, Joël Des Rosiers est foncièrement un poète. De fait, pour cet homme né aux Cayes, en Haïti, et arrivé ici au début des années soixante, à l'âge de dix ans, la poésie et la parole ont toujours procédé de la nécessité. Il y eut quelques événements fondateurs. « Enfant, j'étais bègue de façon incoercible, bégaïement qui disparaissait lorsque je récitais de la poésie, relate par exemple l'écrivain. Et très tôt, très vite, j'ai développé une passion amoureuse des livres. »

Cette passion est-elle génétiquement transmissible ? En tout cas, les Des Rosiers forment un clan de fins lettrés. Au XIX^e siècle, déjà, ils étudient en France, lisent les classiques... À la maison, le jeune Joël entend parler latin ! Et vit dans un environnement amoureux des grands textes. Aussi la parole était-elle de toute

façon appelée à prendre le dessus. Naît-on poète ? Peut-être pas. La « grâce » peut cependant frapper très tôt. Et aujourd'hui Joël Des Rosiers, père ému, se reconnaît en partie dans son jeune fils de trois ans qui va vers les livres. À ce fils né tardivement, voire inopinément après cinq enfants – une autre fille est née depuis –, le recueil *Vétiver*, publié en 1999, fait maintes allusions. Mais *Vétiver*, à ce jour le grand recueil de Des Rosiers, apparaît d'abord comme une célébration des Cayes, la terre originelle qui suscite, chez le poète, un lyrisme auquel il n'avait jusqu'alors que peu succombé.

DU ROMAN FAMILIAL AU ROMAN CARAÏBE

Lyrisme pleinement assumé, sensualité débordante, profusion d'images envoûtantes : *Vétiver* est couronné du Grand Prix du livre de Montréal, du Prix du Festival international de la poésie, est finaliste au Prix du Gouverneur général... Moins cérébral que le long poème *Savanes*, publié en 1993, *Vétiver* est une plongée, parfois hallucinée, dans les origines, dans ces racines que l'écriture sonde encore et encore.

Envoûtant, foisonnant, enivrant... Le recueil mérite vraiment ces épithètes et, d'une certaine façon, il ne peut guère en être autrement dès lors que l'on sait « tout cela qui a construit mon univers poétique », dit Des Rosiers.

« Tout cela », c'est une histoire familiale intimement imbriquée dans celle d'Haïti, dont le geste prend des accents mythiques, et qui aurait été revisitée par le García Márquez de *Cent ans de solitude*. Presque trop grandiose pour être vraie ! « Juste avec mon aïeul Nicolas Malet, du côté maternel, c'est un roman familial, déjà, qui s'écrit », assure Joël Des Rosiers. Ce Malet était un planteur français surnommé « Bon-Blanc » ; il fut l'un des signataires de l'Acte d'indépendance d'Haïti et épousa une Créole, ce que le « Code Noir » – soit l'ensemble des lois françaises régissant alors l'esclavage en Haïti – interdisait.

Dans cette famille dont Malet a inauguré la longue tradition de résistance, on avait décidé le don du nom : le grand-père maternel s'appelait Dieudonné, époux d'Amante Malebranche, femme à la beauté rien moins que « mythique », dira Des Rosiers. La saga familiale compte encore des femmes fortes, qui commercent avec les autres îles caraïbes comme Curaçao, et « des oncles maternels capitaines d'industrie, résistants, opposants politiques, qui seront ses héros. Beaucoup de traditions africaines montrent d'ailleurs un déplacement cédipien sur les oncles maternels », insiste le poète. Il raconte encore que le premier décret de François Duvalier visera l'expulsion de la magistrature du juge Adrien Douyon,



président de la Cour de cassation et ci-devant parrain de Des Rosiers. Mais il y aura surtout l'influence durable de l'oncle Anthony, « un rastaquouère, un aventurier, un audacieux » qui séjourna longtemps à Cuba et en fit découvrir la culture à son neveu.

Nourri notamment des cultures française, cubaine, créole – qui compte parmi ses rangs les Lautréamont, né en Uruguay, Saint-John Perse, né à la Guadeloupe, et autres Borges –, Des Rosiers est en somme l'héritier d'un métissage tous azimuts, fondateur de ce qu'il appelle la « mélancolie caraïbe ».

Cette mélancolie, qui n'est pas de la nostalgie, tient à ces cultures extrêmement raffinées dont mes aïeux, mes oncles ont été les porteurs et ont dû progressivement faire le deuil. Ils sont porteurs d'une Histoire très lourde, et obligés d'en faire la synthèse.

Également constitutif de la poétique de Des Rosiers : l'exil, qui « est toujours inadmissible ». Opposée à la « politique noiriste » de François Duvalier, la famille Des Rosiers était résolument « déjoiste », c'est-à-dire partisane de Louis Déjoie, le candidat rival de Papa Doc aux élections de 1957. Avant l'exil de la famille, en 1961, l'enfant Joël aura le temps de voir les exactions du régime, et le poète en conserve une colère durable. Colère dont il se demande, aujourd'hui, si ses compatriotes n'ont pas fait le deuil tant il a l'impression que la résignation a frappé Haïti.

UNE POSITION « CYNIQUE »

Reste qu'à l'instar d'un Dany Laferrière, Joël Des Rosiers nous rappelle qu'Haïti n'est pas seulement terre de misère et d'analphabétisme. Patrie de Jean-Jacques Audubon (l'auteur des *Oiseaux d'Amérique* est né aux Cayes, comme Des Rosiers qui lui voue une grande admiration), l'île est un carrefour dont on évalue sans doute fort mal la complexité. Ainsi, dans les années soixante, l'Afrique noire est à l'heure de la négritude, concept avec lequel « les Haïtiens ont un rapport compliqué car eux ont fait leur indépendance très vite », dit l'auteur de *Théories Caraïbes*. Dès le début du XIX^e siècle, en effet. Par ailleurs, le gouvernement provisoire de la Révolution française abolit l'esclavage en 1794 pour les colonies sous sa juridiction. L'Histoire d'Haïti, c'est aussi cela : une oscillation entre esclavage, liberté et indépendance, colonisation et décolonisation, dictature, démocratie et ingérences diverses. Et, dans tout cela, l'appartenance aux Caraïbes, aux Amériques...

Haïti carrefour culturel, et dotée d'une diaspora prolifique ! « Je suis un exilé fils de réfugiés », dit Joël Des Rosiers. « Et un cynique », ajoute-t-il du même souffle. Le mot *cynique*, comme tous ne le savent pas, renvoie étymologiquement au chien. « Le symbole par excellence de l'errance, c'est le chien. Et pour moi la figure du poète est celle du chien errant, il fait partie de la communauté, mais en est exclu en même temps. » Le prochain recueil de Des Rosiers devrait d'ailleurs s'intituler *Traversée du chien*.

Le chien, meilleur ami de l'homme : une idée de Nord-Américains ! « Dans la psyché antillaise, le chien correspond à une image traumatique », souligne Joël Des Rosiers. En Haïti, les molosses étaient lâchés sur les esclaves « marrons », ceux qui se révoltaient. En Haïti, le chien n'est donc pas le meilleur ami de l'homme...

Dans le même ordre d'idées, qu'en est-il du poète aujourd'hui ? Un pied en dehors, un pied en dedans, sans doute. À cet égard, Des Rosiers ne peut qu'attirer l'attention sur l'appel au « poète officiel » lancé par Ottawa, en juin dernier. « C'est une vieille tradition, sauf que le

Canada est un des rares pays à ne l'avoir pas connue. J'y vois le signe que les politiques reconnaissent la vacuité de leurs propres paroles. Et une façon de reconnaître la force symbolique de la poésie. »

Cet appel au poète officiel est un signe, en notre ère d'« alexithymie ». Alexithymie : absence de mots pour faire face aux traumatismes. Des Rosiers ne renvoie pas à la piètre qualité du français relevé par d'aucuns.

La société actuelle est submergée par un surcroît de réel (le « tout-à-l'image »), et est victime d'un manque de mots pour nommer ce réel. L'absence de mots favorise le [violent] passage à l'acte. Quand on n'a plus de mots, on prend les mots d'un autre, par exemple ceux d'un Jean-Marie Le Pen qui, lui, peut séduire parce qu'il n'utilise pas la langue de bois. Ou bien on s'empare d'objets contondants, on frappe et on tue. La désaffection envers la langue conduit à un engouement pour Le Pen, ou pour Mario Dumont.

Il est donc symptomatique qu'Ottawa se cherche un poète officiel, insiste Des Rosiers. Mais le gouvernement fédéral devrait méditer la tradition des griots africains, insiste-t-il. « Exerçant, collé au pouvoir, la fonction sacrée de la parole, le griot, avec les mots, avait le pouvoir de défaire le prince. » Quant à la récupération possible de ce poète officiel : « Vous avez lu Bourdieu, non ? Quel poète, quel écrivain ne cherchent pas à être "récupérés" ? Et quel écrivain québécois, aussi nationaliste et souverainiste soit-il, n'est pas fier de recevoir le très canadien Prix du Gouverneur général ? »

UN DOUBLE (UN MÊME ?) ENGAGEMENT

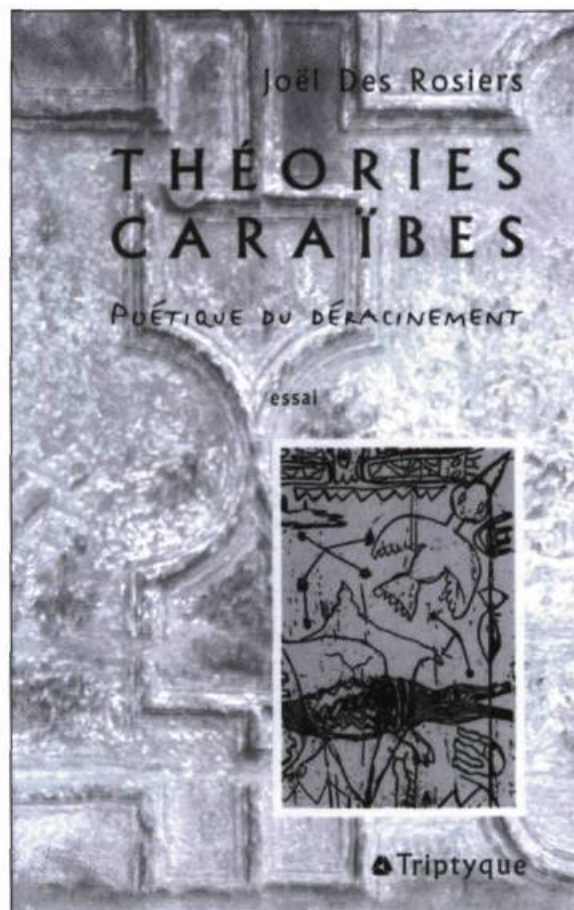
Des Rosiers, lui, croit au pouvoir de la parole, donc. Et à celui, ô combien, de la poésie. Même, et peut-être surtout, en 2002. « Ceux qui séduisent aujourd'hui, ce sont les politiques, les mollahs, les financiers, les rabbins : tous des clones patriotiques qui ne veulent pas grandir. Au poète revient le devoir de prendre les mots dont le sens est détourné, violenté. »

Joël Des Rosiers se considère comme un poète « engagé », ne serait-ce que dans la mesure, d'abord, où « la poésie est une grande phrase arrachée au peuple, qu'il faut lui redonner ». Mais à l'heure actuelle le « peuple », justement, n'apparaît-il pas loin de la poésie ? « Le Québec publie en tout cas de plus en plus de poésie, les lectures publiques se multiplient et font leur plein d'auditoire... Ce que je vois aujourd'hui, au contraire, c'est un retour à la poésie et au rythme. »

Cette importance qu'il accorde à la parole, Joël Des Rosiers l'a vérifiée sur le terrain pour ainsi dire : chirurgien, il a fréquenté les corridors des services d'urgence des hôpitaux montréalais plus souvent qu'à son tour pendant des années. Il est aujourd'hui psychiatre à l'hôpital Le Gardeur, de Repentigny, où il s'occupe des patients atteints de psychose grave. Réflexe de médecin ?

Le poème n'a de sens que dans ses fonctions curatives. Le poète n'est pas un féticheur. Ah ! allez, c'est aussi un féticheur ! Mais j'y tiens : j'ai l'ambition de faire de chacun de mes poèmes un pharmakon, un antidote et un poison à la fois, dit Des Rosiers.

Joël Des Rosiers s'est spécialisé en médecine à Strasbourg, ville aux confluent de l'Allemagne, de la France et de la Suisse : le métissage, toujours, qui « se rapprochait donc curieusement de la culture créole ». Là il se liera



avec les situationnistes, se trouvera, d'abord par hasard, en rapport avec des réfugiés haïtiens expulsés de Montréal.

C'est en fait à Strasbourg que j'ai repris contact avec ma terre natale. Pendant des années, j'ai accueilli des réfugiés haïtiens, je les ai aidés à passer des frontières... Cet engagement, dans la clandestinité, auprès des réfugiés, était un engagement situationniste, mais ce passage à Strasbourg a été fondamental dans ma vie.

La vie du poète-médecin ressemble à du García Márquez mâtiné de Ian Fleming (le père de James Bond) et de Robert Ludlum ! Reste que c'est donc à Strasbourg qu'il redécouvre la créolité, qu'il renoue avec la langue créole... Cela s'est ajouté à son état de poète, qui a influencé sa pratique de médecin. « J'y ai introduit une dimension symbolique, une dimension de la parole », dit-il.

Créolité plus médecine plus poésie : il en ressort une réflexion sur les médecins-écrivains (*Théories Caraïbes* en relate plusieurs exemples) et, plus globalement, sur les médecins politiquement engagés, dans le souverain Bien ou le souverain Mal. François Duvalier était médecin, rappelle Des Rosiers. Ainsi que Marat, oui, le Marat de la Révolution française assassiné dans son bain par Charlotte Corday ! Le cinéaste australien George Miller, qui réalisa la série des *Mad Max* avec un Mel Gibson débutant, et le véritable inventeur du cinéma, soit Étienne Jules Marey, étaient également médecins¹. Bon, il faut aussi mentionner l'incontournable Louis-Ferdinand Céline, mais l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, un exemple peut-être trop notoire et surtout pas assez « créole » (le terme désignant au départ tout Blanc né dans les Amériques), n'est pas de ceux sur qui Des Rosiers a récemment décidé de se pencher.

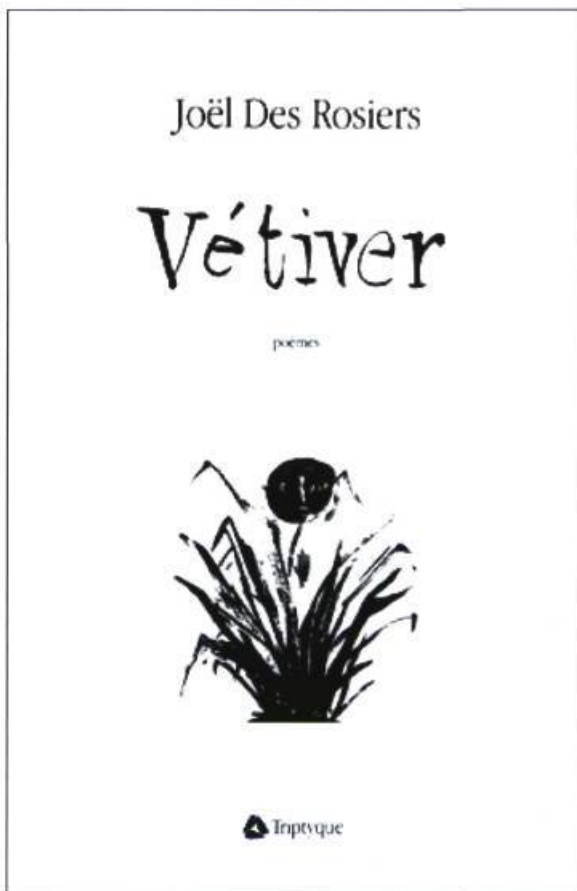
Le rejoignent davantage, pour l'heure, le psychiatre martiniquais Franz Fanon et « sa position intenable » – « Durant la guerre d'Algérie, le matin, il soignait les tortionnaires, et l'après-midi, leurs victimes devenues folles » –, le médecin Che Guevara qui « tuait de ses propres mains les opposants à la révolution castriste », et le médecin montréalais Norman Bethune qui « se laissa mourir de septicémie » en Chine, peu de temps après la Longue Marche. Sur ces « trois médecins révolutionnaires ayant Marat comme figure tutélaire, et qui donneront naissance à Médecins sans frontières », Joël Des Rosiers prépare actuellement un essai.

L'intéressent ces médecins engagés et leurs zones d'ombre, le médecin façon Marat et Guevara « qui d'un côté prend position, et de l'autre envoie des centaines, des milliers de gens à la mort », les contradictions qui ont littéralement rongé Fanon, mort de leucémie. « Pour ma part, dans ma pratique, je redeviens un sorcier fasciné par mon semblable... et dégoûté par les canailles à qui il faudrait refuser des soins », dit Des Rosiers. De fait, un psychiatre peut refuser d'accueillir l'un ou l'autre patient, ce qui n'est évidemment pas le cas d'un médecin rattaché à l'urgence.

RENVERSER LA LOI « PÈRE-VERSE »

Pour Des Rosiers, nous sommes actuellement dans « une culture de réfugiés », et le médecin, sur la ligne de feu, est « aux premières loges » pour intervenir. Culture de réfugiés, oui, avec tous ces gens qui cherchent à s'échapper de pays devenus invivables... Aussi, l'ethnopsychiatrie commence à prendre une certaine place, tandis que des médecins se spécialisent justement dans le traitement des réfugiés et de leurs traumatismes.

Nous sommes d'ailleurs dans une culture des grands traumatismes marquée par la violence, le terrorisme, le morcellement, l'image de débris humains, de corps d'enfants qui explosent partout dans le monde. Le mythe de l'enfant roi est bien mort, nous l'avons troqué contre le sacrifice, le massacre des saints innocents,



dit Des Rosiers. Dans un tel contexte, la poésie, cet « instant où on consent quelques secondes à l'éternité », pourrait donc avoir en effet certaine fonction curative.

Expérience traumatique aussi que celle du Créole – le Blanc né dans les Amériques – à qui « est adressée une demande sur-humaine : celle de transcender une mémoire où règnent des sans-nom et de trouver en eux une langue perdue, une sorte de langue originelle ».

Quand il parle des sans-nom, Des Rosiers renvoie à la loi Colbert, redoublée par le Code Noir, qui dans les Antilles interdisait la transmission du nom du père blanc aux enfants métis. « Pour la première fois dans l'Histoire, avec sa loi «père-verse», la France introduit une mesure qui affaiblit la filiation, elle inaugure au XVIII^e siècle la dégradation de la fonction paternelle dans les Antilles. » Premier épisode du roman familial des Des Rosiers : l'ancêtre Nicolas Malet ne s'y est pas plié, « a transgressé la loi transgressive »...

Le nom du père va pour moi devenir une issue à la fois fantasmatique et généalogique (si je suis devenu père sept fois, c'est peut-être pour incarner le nom du père), et ça se joue aussi pour l'ensemble de la société haïtienne. Être Haïtien, est-ce être sans père ? En Haïti, la mémoire du père est traumatique, donc, et ça n'est toujours pas réglé,

dit Joël Des Rosiers.

Haïti, pays sans père, tout comme on l'a dit à propos du Québec. Entre autres sur cette base, *Théories Caraïbes* établit des rapports entre Haïti et le Québec. Il y a aussi l'américanité, la créolité communes... L'américanité, la créolité : deux concepts chers à Joël Des Rosiers. On ajoutera ceux du déracinement, des rapports entre écriture et médecine, des rapports entre « pensée sauvage », pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss, et pensée scientifique : autrement dit, le poète qui a des « visions » et le médecin psychiatre qui connaît bien le fonctionnement du cerveau. Peut-être qu'un peu, beaucoup, Joël Des Rosiers trouve ainsi à renouer avec la tradition chamanique : incantations et pharmacopée, parole et substance. L'actuelle approche biopsychosociale des psychiatres, quoi, qu'enrichira par la poésie un Joël Des Rosiers qui « plaide pour un baroque contemporain ».

L'homme a été attrapé entre deux voyages, entre deux destinations extrêmes : la Côte-d'Ivoire et les États-Unis. « L'Afrique, une belle humanité abandonnée à elle-même dans l'indifférence générale », dira-t-il. Et pour lui voici venu « le temps des zoulous (des tribus) : la forteresse est assiégée, on se rassemble de manière incestueuse et passionnelle, comme en Afrique du Sud durant la guerre des Boers – l'imagerie western a emprunté le modèle –, et les tribus attaquent. »

1. C'est Joël Des Rosiers même qui le rappelle dans un article intitulé « Médecine et cinéma. D'Étienne-Jules Marey à George Miller », dans *Art et médecine*, collectif, Direction de l'éducation et de la documentation et du Musée d'art contemporain de Montréal, Montréal, Musée d'art contemporain de Montréal, 2001, p. 45-56.